

de bureau m'annonçait quelqu'un, je me figurais qu'on m'en voyait chercher à cause de l'enfant et une vive secousse me traversait la poitrine.

A toutes les personnes qui entraient dans mon cabinet pour causer des affaires de l'administration, je disais mon chagrin, attendant d'elle la phrase complaisante ou le mot banal qui essaie de rassurer. Je leur racontais l'aventure du vase, ma colère, la punition trop sévère sans doute, le courage du gamin. Je me traitais de stupide, je m'en voulais d'avoir été méchant, je m'accusais avec un remords profond d'être l'auteur de son mal.

Et de noirs pressentiments m'envahissaient. Je voyais Paul malade, avec une pneumonie, une méningite, que sais-je ! Je songeais aux nuits longues passées près de lui, aux transes mortelles, aux larmes qui coulaient silencieusement près du chevet ; et j'entendais, à travers le bruit des cuillères remuant des potions très mauvaises, les plaintes langoureuses du pauvre petit...

..

Bientôt, je n'y tiens plus, je me sauve avant l'heure.

En passant devant le bazar où très souvent je m'arrête pour acheter des jouets à Paul, je bourre mes poches de bibelots ; puis je repars comme un fou.

Pour le vestibule de ma maison je heurte, sans m'excuser, des gens qui sortent ; j'escalade les marches, trois par trois, j'arrive devant ma porte, haletant, la sueur au front, et là c'est plus fort que moi, j'écoute.

J'écoute si j'entends Paul jouer, bavarder, crier, faire le diable enfin... Mais non, rien, un silence complet règne chez moi, un silence qui me torture.

J'ouvre ; ma femme arrive :

— Eh bien !... le petit... toujours malade !

Alice me regarde d'un air singulier que je ne comprends pas d'abord, puis elle me répond :

— Ton fils... un monstre !... il a cassé le second vase ! ! !

— Il a cassé le second vase ! m'écriai-je. Où est-il ? où est-il !...

Je l'ai trouvé dans le salon, caché derrière un fauteuil, je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé avec frénésie et, à travers mes larmes que je ne pouvais retenir, je lui ai crié dans la figure :

— Tu as cassé le second, mon chéri !... Tu as cassé le second, mon ange !... Mon Dieu ! quel beau petit garçon !... Tiens, voilà des joujoux, fouille dans mes poches, c'est pour toi !... Oui tout ça, pour toi, pour toi !

Et comme ma femme demeurait stupéfaite, je lui ai dit, soulagé, heureux :

— Je finirai par croire que la tranquillité des parents, vois-tu, c'est d'avoir des enfants qui font beaucoup de bruit et qui cassent les potiches sur les cheminées.

HENRI MALIN.

LA FEMME DE FOYER

POUR les femmes qui pensent, je crois le moment venu de réagir contre un courant qui leur fait trouver inférieures les occupations, l'administration, l'entretien, l'économie de la maison, foyer de la famille.

L'intérieur, pour la femme, est un royaume, si petit ou si grand, si modeste ou si luxueux qu'il soit. Elle y règne et, mieux que cela, elle y gouverne. Le temps n'est plus où elle était enfermée par la loi, par la coutume, ou calfeutrée par l'opinion publique. Elle est libre de rentrer ou de sortir de son intérieur, et les mœurs nouvelles l'encouragent plutôt à s'en éloigner, dans une mesure que de toutes façons je trouve exagérée.

La femme qui n'a pas d'intérieur me paraît retourner à la situation de la femme antique. Les devoirs féminins d'économie, de soins, de travail, d'élégance sont de toutes les classes.

Quelle différence dans les ressources et dans la condition d'une ouvrière, d'une paysanne amoureuses de leur intérieur,

y consacrant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attirant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home* vis-à-vis de ses semblables moins bien partagés que lui ! Pour une femme d'intérieur, tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît ; chez la bourgeoisie qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente.

La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions, et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labour commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Soit associée, soit favorite, la femme doit choisir entre les deux termes, car c'est être favorite qu'être oisive à l'intérieur, qu'être inutile et rien qu'un objet de luxe. La femme inutile n'est jamais une compagne, jamais une épouse ; elle est une maîtresse légitime, voilà tout.

Que dans la mesure de son intelligence, de son instruction, de son courage, la femme fasse de son intérieur un modèle, qu'elle s'y applique. Le peu de temps dont elle dispose dans toutes les situations qu'elle occupe, à travers toutes les exigences qui l'oppriment ou la sollicitent, qu'elle le consacre à l'ordre intérieur ; qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux ; alors lui-même, à son tour, songera à s'occuper sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'intérieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de nos fiertés à toujours été d'être ce qu'on appelle partout une "femme de ménage".

MADAME JULIETTE ADAM.

LA VIE

Dieu prit conseil de sa raison pour créer l'homme, de son cœur pour créer la femme.

Il est une saison dans l'année et dans la vie où pluie et soleil, sourires et larmes, sont vus ensemble plusieurs fois le jour : c'est le printemps et l'enfance.

La vieillesse c'est l'enfance moins les illusions.

Peu aiment beaucoup, beaucoup aiment peu.

Si votre ami est faible, excusez-le ; susceptible, supportez-le ; injuste, pardonnez-lui ; perfide, oubliez-le.

Il y a des gens qui aiment tout, et des gens qui n'aiment rien : je ne les aime pas.

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six cordes pour la tristesse, une seule corde pour la joie, et qui vibre rarement.

Une peinture de talent ne vaut guère si elle n'est dans son jour, ni un homme de mérite s'il n'est à sa place.

Les nobles cœurs exagèrent volontiers la reconnaissance semblables à ces grands seigneurs qui récompensent d'une pièce d'or une petite commission.

JOSEPH ROUX.